

COMPTES RENDUS

Rosine CLEYET-MICHAUD, Geneviève ETIENNE, Mireille MASSOT, Alain VENTURINI, *Nice et la Provence orientale à la fin du Moyen Age*, Nice, Conseil Général des Alpes-Maritimes et Mairie de Nice, 1989, 159 p., cartes et photographies.

Parmi les manifestations à l'occasion du sixième centenaire de l'annexion de la Provence orientale par le comte de Savoie Amédée VII, en septembre 1388, l'exposition organisée conjointement par les Archives départementales des Alpes-Maritimes et les Archives municipales de Nice fut un temps fort. L'équipe d'une vingtaine de personnes qui l'élabora, les vingt-deux centres d'archives, bibliothèques et musées mis à contribution permirent une réussite reposant tant sur le nombre et l'intérêt des documents réunis que sur le niveau scientifique qui présida à l'agencement de leur présentation et à leur commentaire. Un tel travail eût été dilapidé s'il n'avait abouti qu'à une réalisation éphémère. Aussi, Rosine Cleyet-Michaud, Geneviève Etienne, Mireille Massot et Alain Venturini n'ont-ils pas conçu le catalogue, dont ils ont assuré la rédaction, comme un sec, et peu utile, répertoire, mais comme un véritable ouvrage, divisé en six chapitres, accompagné d'une orientation bibliographique, enrichi de cartes originales et de photographies. Celui-ci garde, bien sûr, la substance de l'exposition qui l'a engendré, mais il a été voulu totalement autonome. J'ajoute, ce qui ne gêne rien, que le tout est d'une qualité matérielle devenue exceptionnelle pour les publications savantes.

Les chapitres incluent, donc, des présentations générales assez nourries. Surtout, les documents cités s'articulent selon un plan raisonné et s'accompagnent d'analyses et d'explications souvent denses. De la sorte, ils constituent la trame d'un développement que le lecteur est invité à suivre. Le procédé présente un double intérêt. Au grand public, il offre un exemple très concret de la manière dont s'élabore — ou devrait s'élaborer — le discours historique : dans une sujétion constante aux sources. La priorité accordée aux documents écrits invite, elle, les chercheurs à se tourner vers des textes pour beaucoup inédits ou peu connus. L'un des plus remarquables est la description de Nice donnée par Nicolas de Clamanges, en 1404 (p. 27-29). L'entreprise eût été parfaite par l'indication des références bibliographiques pour ceux de ces textes déjà publiés ou examinés en détail. Cette petite lacune ne diminue pourtant guère la valeur d'un livre qui attire, de surcroît, l'attention sur les fonds, encore un peu négligés, conservés dans les Alpes-Maritimes et, subsidiairement, dans le Var. Parallèlement, il incite à considérer la richesse, potentielle, pour l'histoire provençale des anciennes archives municipales, y compris villageoises, aux côtés de celle, aujourd'hui manifeste, des registres notariaux.

La vaste gamme de sources présentées témoigne, par ailleurs, d'un louable parti pris : celui de l'ouverture. Non pas que, tombant dans les excès d'une « nouvelle histoire » mal dominée, les « événements » aient été anathématisés. Au contraire, le dossier, dans ce domaine, est fourni. Toutefois, les travaux d'E. Caïs de Pierlas laissent peu de latitude à l'innovation quant à l'épisode de 1388¹. Si le sujet a été renouvelé, c'est bien en l'inscrivant dans une logique au rebours du repliement. Ainsi, la *deditio* « volontaire » de Nice au comte de Savoie, argument essentiel des thuriféraires de l'exclusivisme local, est judicieusement rapprochée des *deditiones* d'agglomérations piémontaises (p.27). Principalement, l'affaire est placée sous l'éclairage de l'évolution politique générale du comté de Provence, envisagée sur la longue durée. Par exemple, le devenir des communautés d'habitants, facteur d'importance pour comprendre les circonstances de la guerre de l'Union d'Aix et de l'annexion de 1388, est suivi depuis le temps des consulats, avec, sur ce sujet, une brève, mais dense, mise au point qui rend compte des derniers développements de la recherche (p. 60). Au vrai, une ligne conductrice évidente au long de ces pages est l'ambition d'insérer la région niçoise dans l'ensemble de la civilisation provençale comme le montrent, encore, les chapitres consacrés à l'économie et à la « vie sociale ». L'idée de mettre en relief ce parallèle jusques et y compris pour le XV^e siècle me semble singulièrement pertinente. Pour autant, l'histoire de l'Etat savoyard et le destin particulier de la Provence orientale après 1388 ne sont pas oubliés. Je signalerai, entre autres, les documents relatifs au séjour du pape Benoît XIII à Nice (p. 44 et 121).

Je ne saurais achever sans souligner que ce catalogue n'est pas le fruit d'une initiative fortuite. Il apparaît comme un couronnement. J'entends le couronnement d'efforts soutenus depuis de longues années par les Archives départementales des Alpes-Maritimes, incarnés dans d'autres expositions et d'autres catalogues, également didactiques et érudits, et dans une revue trimestrielle (*Recherches régionales. Côte d'Azur et contrées limitrophes*) qui accueille volontiers les premiers résultats de jeunes historiens et a diffusé le contenu de nombreux mémoires de maîtrise d'étudiants niçois.

Jean-Paul BOYER

Mortimer WHEELER, *Archéologie : la voie de la terre*, préface de P. Courbin, Aix-en-Provence, Edisud, 1989, 255 p., 22 fig dans le texte et 24 illustrations hors-texte ; 150 F.

Ce n'est pas seulement parce que la traduction en est due à des provençales et l'édition assurée par Edisud que le livre de M. Wheeler se doit de figurer dans cette rubrique habituellement dévolue à des ouvrages d'histoire régionale ; c'est surtout parce qu'il s'agit d'un maître-livre.

Ce jugement pourra surprendre les archéologues, concernés au premier chef par ce travail : leur discipline évolue vite, et l'ouvrage de M. Wheeler aura attendu quarante-cinq ans pour connaître sa première traduction en français... Il peut donc sembler dépassé, surtout maintenant que se généralisent les fouilles en aire ouverte (ou *open area*, si l'on préfère parler anglais), en lieu et place de la « fouille en carré » que défend et illustre l'auteur tout au long de son livre. La préface vigoureuse que P. Courbin a donnée à l'ouvrage montre, plus nettement qu'on ne peut le faire ici, combien un tel jugement serait erroné : la méthode de M. Wheeler est beaucoup moins contraignante

1. E. CAÏS de PIERLAS, *la Ville de Nice pendant le premier siècle de la domination des princes de Savoie*, Turin, 1898, pp. 6-45.

que ne l'ont dit ses détracteurs (qui souvent ne l'avaient pas lu) et surtout, elle reste de loin la plus sûre.

L'ouvrage ne se limite pas cependant au simple exposé d'une technique ; il livre aussi une véritable philosophie de la discipline et par ce biais, il peut intéresser, au-delà du cercle des spécialistes, tous les esprits cultivés et curieux.

D'autant que bien des pages gardent toute leur actualité : ainsi quand l'auteur insiste sur la nécessaire complémentarité entre architectes et archéologues, qui suppose que l'archéologue ait un minimum de formation en architecture (p. 156) ; ainsi encore quand il montre comment le travail de l'archéologue est aussi un travail d'écriture (p. 214), non seulement parce que la discipline doit fuir tout jargon, mais surtout parce que c'est en donnant à sa pensée l'expression la plus juste que l'archéologue fournit de sa fouille la vision la plus exacte et la plus aisément communicable ; ainsi surtout dans tout le dernier chapitre (pp. 228-247), qui est un vibrant plaidoyer pour que les archéologues soient à la fois des hommes de culture et des hommes de passion. Et pour qui aura lu le livre jusqu'au bout, cette conclusion de sir M. Wheeler fera figure d'autoportrait.

Il faut donc savoir gré à M^{me} M. Morel-Deledalle et A. Pralong d'avoir donné de cet ouvrage une traduction agréable à lire, à la fois claire et précise (quelques à peu près cependant, dont les plus importants sont sans doute, p. 136, l'emploi un peu vieilli de « municipalité » pour « municipe » et surtout, p. 246, l'usage malheureux d'une négation, qui conduit à réduire, dans l'esprit de Wheeler, l'archéologue au rôle d'« employé-comptable ou de traceur de croquis », ce qui trahit sûrement la pensée de l'auteur !). Et il faut également savoir gré à Edisud d'avoir pris le risque, d'ailleurs mesuré, de la publication : l'ouvrage devrait en effet rencontrer un franc succès, s'agissant d'un « classique » que l'on aura profit à ranger dans les rayons de sa bibliothèque.

Jean GUYON

Paul-Albert FÉVRIER, *Approches du Maghreb romain*, I, Aix-en-Provence, Edisud, 1989, 222 p., 28 fig. et 9 clichés hors-texte ; 100 F.

Impossible au lecteur de se méprendre, tant le titre retenu par P.-A. Février pour son dernier ouvrage est explicite : ce livre n'a pas été conçu pour être une nouvelle histoire de l'*Africa* romaine ou encore un manuel faisant la synthèse des recherches récentes sur le Maghreb antique, du Maroc à la Libye modernes. Cela ne veut pas dire que les développements historiques n'aient pas leur place dans cet ouvrage, ni que les argumentations ne s'appuient pas toujours sur les acquis les plus neufs de la science (auxquels renvoient d'amples bibliographies), mais simplement que l'ensemble vise à fournir des éclairages variés ou (pour reprendre les termes mêmes de l'auteur) des approches, successives et complémentaires, du sujet.

Et ce sont des approches très personnelles, dont le ton et la couleur sont donnés dès l'Introduction qu'il importe de ne pas négliger. Les étudiants français et étrangers — dont nombre de Maghrébins, précisément — ; les collègues de P.-A. Février aussi retrouveront donc avec plaisir dans ces pages nombre de développements dont ils ont pu connaître les ébauches ou les premiers linéaments au détour d'un cours ou lors d'une séance de séminaire, et il faut être reconnaissant à Edisud d'avoir mis à la disposition du public cultivé ces pages où se retrouve, jusque dans le style, la passion communicative de l'auteur. On regrettera seulement, d'abord que le réviseur ait laissé passer quelques coquilles que le lecteur, comme de coutume, rectifiera de lui-même ; ensuite que sur la couverture, seul un petit I en chiffre romain indique que ce volume

ne livre que la première moitié des « approches » auxquelles nous convie P.-A. Février.

Approches originales. Témoin, la place en apparence disproportionnée accordée à l'historiographie et à la méthodologie, objets des deux premiers chapitres qui font à eux seuls plus des deux tiers de l'ouvrage. Cela ne tient pas seulement à l'architecture d'ensemble d'un projet dont on ne peut juger pour l'instant que la première partie ; cela vient surtout — on s'en convainc très vite — du sujet lui-même, car les conditions historiques de la conquête française du Maghreb et le lent développement de la recherche et des sociétés savantes qui l'ont suscitée d'une part ; l'état de dégagement des sites archéologiques (où toute l'attention s'est portée sur les monuments publics, au détriment de l'habitat privé) d'autre part, conditionnent étroitement la vision que nous pouvons avoir, même aujourd'hui, du passé romain.

Ces prémisses indispensables permettent à l'auteur de livrer ensuite d'autres approches de ce passé, qui prennent souvent le contrepied des synthèses vulgarisées par les manuels : d'abord dans un chapitre consacré à la prise du pouvoir par Rome, qui joue plus sur les continuités que sur les ruptures et refuse les trop faciles césures, habituellement reçues, de l'« histoire universelle » ; puis dans une étude des pouvoirs où se retrouve aussi bien le même souci de marquer les permanences que la vision, plus originale, d'une armée romaine d'Afrique présentée, jusque dans l'antiquité tardive, moins comme le rempart de la *romanitas* face aux Maures que comme une force surtout dévouée à des missions de police et de gendarmerie ; enfin par un chapitre sur les hommes dans la cité qui fait, comme il se doit, une large place aux évergésies, mais aussi aux collusions d'intérêt qui sont le lot des sociétés antiques et la condition même de leur bon fonctionnement.

Autant de développements, parfois paradoxaux mais toujours stimulants, qui nous introduisent, après les prolégomènes d'histoire générale, aux *realia* mêmes de la cité antique. C'est dire que l'on attend avec impatience le second volume qui devrait, selon le plan annoncé par l'auteur, nous faire pénétrer encore plus avant dans la vie et l'esprit de ces hommes et ces femmes du Maghreb romain auxquels est consacré ce bel ouvrage.

Jean GUYON

Odile PONTAL, *Histoire des Conciles Mérovingiens*, Editions du Cerf, Paris, collection « Histoire » juin 1989, 423 p., cartes, 165 F.

Stendhal estimait que pour s'intéresser aux antiquités ecclésiastiques mérovingiennes, il fallait être « bronzé ». Nous ne pouvons que féliciter Madame Odette Pontal, auteur du présent ouvrage, d'avoir su affronter la difficulté, pour la vaincre avec élégance. Certes, on pourra toujours émettre des réserves, en particulier quant à la mise en place du cadre historique, tel que le présente l'Auteur. Ce qu'a fait avec justesse, mais grande sévérité, Madame Elisabeth Magnou-Nortier dans son compte rendu de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (Janvier-Juin 1988, pp. 197-199), paru après la publication de la version initiale, en langue allemande, de la présente Histoire. Maintenant que nous disposons de l'original, force est de reconnaître « qu'il s'agit d'un ouvrage de base dont on pourra difficilement se passer pour aborder l'étude de la Gaule Mérovingienne » (Magnou-Nortier).

Et nous, Provençaux, en premier, puisque les chapitres II et III, de la première période, concernent les conciles de la province d'Arles, tenus durant la première moitié du VI^e siècle, à l'initiative de Saint Césaire, dans les cités d'Arles, Carpentras, Vaison, Marseille et Orange. Il y a là tout un matériau, concernant la vie quotidienne et les relations sociales, où puiser en vue d'une construction historique à venir, dont quelques

pierres d'attente sont ici préparées, spécialement dans la dernière partie : *Synthèse et bilan des conciles* (pp. 245-305).

Lorsqu'il rédigeait, en 1987, aux U.S.A., la brillante évocation intitulée *Le monde Mérovingien*, parue en septembre 1989 chez Flammarion, Patrick J. Geary n'a pu profiter du travail de Madame Pontal. C'est dommage, car son propos se fut enrichi de bien des éléments concrets dont se trouve par trop dépourvue sa rapide synthèse. Il n'est en revanche, que de parcourir l'*Index Analytique* établi par Madame Pontal, doublé d'une liste méthodique des principaux canons qui recense, de *Abbé à Xenodochium*, les thèmes abordés, pour se convaincre de l'exceptionnelle richesse du donné conciliaire mérovingien, envisagé dans son apport potentiel à l'histoire tout entière, prise sous ses divers angles.

Une chronologie parfaitement dressée (pp. 313-318), un index des noms de lieux et de personnes, plus la liste alphabétique des évêques et, enfin, un dossier d'une douzaine de cartes, infiniment précieux, achèvent de faire de cet ouvrage, répétons-le, un instrument de travail désormais indispensable à l'historien du monde mérovingien.

Paul AMARGIER

Les confréries de pénitents Dauphiné-Provence. Actes du Colloque de Buis-les-Baronnies (octobre 1982). Valence, Association Histoire et Archives drômoises, 1988, 293 p., cartes et illustr.

Les confréries de pénitents constituent, depuis un quart de siècle, un chantier historique privilégié dans notre région. Après les travaux initiateurs de Maurice Agulhon, Michel Vovelle, poursuivis dans l'UER d'histoire de l'Université de Provence, puis autour du séminaire de M.-H. Froeschlé-Chopard, à l'antenne marseillaise de l'École Pratique des Hautes Etudes, et d'autres encore, il n'est plus à démontrer qu'elles représentent une des manifestations spécifiques de la vie religieuse, mais tout autant de l'identité méridionale. Tables rondes et colloques se sont multipliés. Celui du Buis-les-Baronnies, en 1982, présentait cet avantage de permettre la rencontre d'universitaires et de chercheurs (historiens, sociologues, ethnologues), d'érudits locaux et de pénitents « militants », ces diverses « qualités » n'étant d'ailleurs pas exclusives les unes des autres. Cette diversité s'est avérée porteuse d'une complémentarité qui rend particulièrement significatif cet ensemble de 14 communications publié par l'active association « Histoire et archives drômoises ».

Ce volume couvre une période allant de la fin du Moyen Âge à nos jours, avec une prédominance de l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles) ; il comprend à la fois des monographies minutieuses sur les confréries de lieux précis (La Garde-Adhémar, Mollans-sur-Ouvèze, le Buis...) ou de telle région (diocèses de Saint-Paul-Trois-Châteaux, ou de Die), parfois dans la longue durée : trois siècles pour les pénitents gris d'Aix ; des études sur les pénitents en action (si l'on peut dire) : relations avec les missionnaires, avec les huguenots... ; des bilans « nationaux » enfin : géographie des confréries à l'époque moderne, leur reconstitution sous le Consulat et l'Empire, et jusqu'à un bilan, très actuel, de la « maintenance ».

Deux traits semblent marquer très fortement les pénitents. Le premier est qu'il s'agit d'associations d'abord religieuses. Elles ont certes évolué depuis le Moyen Âge. Arnaud Ramière de Fortanier avait bien montré comment, à ce moment-là, elles restaient avant tout des groupements de laïcs pieux, relativement indépendants des autorités ecclésiastiques. Ces hommes désiraient à la fois se perfectionner personnellement et rendre un service « public » en lien avec leur spiritualité pénitentielle : enterre-

ment des pauvres par exemple. Mais la réforme catholique, qui a été, entre autres, une grande entreprise de mise au pas des différentes cellules d'Eglise, a fortement rogné l'autonomie des confréries, non sans conflits avec les autorités, parfois, comme l'a exposé M.-H. Froeschlé-Chopard, dans sa thèse sur *La religion populaire en Provence orientale*. Ajoutons que les choses ne sont pas toujours forcément tout à fait claires, dans l'âme des aspirants à la « pénitence » eux-mêmes. Et tels d'entre eux, des évêques les dénoncent, ne viendraient chercher que les indulgences attachées à l'appartenance à la confrérie ou à certains de ses exercices.

La seconde caractéristique de ces confréries est d'être des sociétés relativement fermées, souvent avec un « numerus clausus », comme à Aix, chez les Bourras qui seront 72, comme les disciples. Corollairement, une forte solidarité se manifeste, avec cette originalité, dans une société d'ordres, fortement hiérarchisée, telle qu'elle est en France sous l'Ancien Régime, de ne pas faire de distinction sociale entre ses membres à l'intérieur de la chapelle ou dans les réunions. Tout naturellement, les auteurs sont amenés à étudier, lorsque les archives le permettent, la sociologie du recrutement : profession, sexe (car il est des confréries mixtes, même si les femmes n'y jouent pas le même rôle que les hommes), âge, etc. La poursuite de l'enquête justifie les remarques de M. Agulhon lorsqu'il constatait une « démocratisation » des cadres des confréries dans le courant du XVIII^e siècle, ne serait-ce que par le retrait des élites nobles et grandes bourgeoises.

La Révolution a joué un rôle de révélateur : achevant ce qui déclinait, simple intermède là où la tradition restait vivante. Mais la reconstitution — ou non — des confréries sous le Consulat et l'Empire, a été très variable selon les circonstances : taille des agglomérations, attitudes des autorités, y compris religieuses désireuses d'obtenir une soumission plus grande, etc. Elle a souvent été accompagnée de réformes. Que les pénitents ne correspondent plus aujourd'hui à une sensibilité religieuse dominante, c'est une évidence. Où sont les temps qui voyaient, dans une grosse bourgade de Provence orientale, se réunir en plusieurs confréries les trois quarts de la population mâle ?... Elles rassemblent pourtant encore, en quelques lieux, des fidèles (*sensu stricto*), et à ce titre ne peuvent pas être considérées seulement avec un regard « ethnologique », mais comme une manifestation de foi.

Le compte rendu des discussions qui ont suivi les exposés (pp. 267-291) n'est pas de moindre intérêt que le corps des communications. Sur plusieurs points, les participants ont dû — à cause de leur implication différente — expliquer certains détails, corriger des malentendus, mettant, par exemple, en évidence la nette diversité qui a pu exister parmi les confréries déjà aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Bref, ce recueil doit figurer dans l'information de ceux qu'intéresse le long débat qui s'est instauré, depuis quelques décennies, sur la religion populaire, et qui ne veulent pas en rester aux idées reçues.

Marcel BERNOS

Simone CHAMOIX, *Le témoin, Notes de lecture du fonds notarial ancien des Baronies drômoises*, préface de Monique Cubells, dessins de Claire Hache, Valence, Association Pages¹, 1989, 189 pp.

A condition d'en sortir, la généalogie peut mener à l'histoire. Les lacunes dans les séries des registres paroissiaux du sud de la Drôme ont conduit Simone Chamoux à

1. Chez l'auteur - Les Giiards - 26110 Nyons.

rechercher les contrats de mariage de l'Ancien Régime dans le fonds des notaires de sa région et, par là, à prendre conscience de la richesse d'une source de l'histoire vivante. C'est cette découverte qu'elle entreprend avec enthousiasme de faire partager dans un petit livre modeste et alerte. Elle présente successivement le notaire, avec une monographie fort bien venue consacrée à un notaire de La Roche-sur-Buis au XVIII^e siècle et les différents types d'actes qu'il rédige, contrats de mariage, testaments, entrée en apprentissage, associations... Chemin faisant, elle met en évidence l'intérêt des actes notariés pour l'histoire des structures de la société, des mœurs, des prix, de la civilisation matérielle et de la langue. On trouvera dans ces pages d'utiles informations sur la situation des protestants dans cette région et (pp. 108-9) sur les activités des juifs du Comtat en Baronnies. De nombreux exemples judicieusement choisis, toujours soigneusement référencés, illustrent ce propos. En annexe, l'auteur donne une quinzaine de pièces justificatives, joignant aux contrats un croquis et même, utilisé comme signet par un érudit du siècle dernier, un étonnant prospectus de l'« œuvre du vin de messe fondée à Lansargues (Hérault) ». Ce petit livre écrit « pour mettre en lumière la richesse du fonds notarial des Baronnies et ses multiples possibilités d'exploitation » devrait, espérons le, susciter des vocations et inciter à une exploitation systématique de ces sources.

Noël COULET

La Révolution française et le Var. Bulletin du Bicentaire. Académie du Var, deuxième trimestre 1990, 304 p.

M. Jacques Ferrier, animateur éclairé des manifestations de l'Académie varoise, a réalisé et présenté ce riche volume, excellentement illustré et, pour ce, a fait appel à dix-sept collaborateurs que nous ne saurions tous citer, de Maurice Arreckx à Madeleine Villard, en passant par Pierre Moinot de l'Académie française et l'écrivain Pierre Moustiers. De nombreux sujets ont été abordés et traités avec compétence et talent : Raynouard (1761-1836), auteur des *Etats de Blois* et des *Templiers*, secrétaire perpétuel de l'Académie française de 1817 à 1826 et resté attaché à sa Provence natale ; prénoms provençaux (les prénoms traditionnels ont bien tenu mais certains sont curieux : Olbie et Olbius, et Eurydice, et un Polyeucte orthographié Polieute) ; les bataillons du Var (1791-1794), sans parler d'une très intéressante étude sur un étrange procès : la ville de Toulon avait-elle été vendue aux Anglais en 1793, et qui prouvait combien, malgré les années, les passions étaient restées vives.

Aujourd'hui elles sont éteintes et le bicentenaire a plutôt suscité curiosité et détachement qu'admiration et haine. Il était réservé à Maurice Agulhon, professeur au Collège de France, de se demander ce qui restait de l'idée républicaine. Elle est admise depuis un certain temps. Il est des républicains de droite comme de gauche. Boulanger était républicain, bien qu'il désirât une république à l'américaine. De Gaulle l'a été aussi, bien qu'il eût effrayé un moment par le fait qu'il incarnait la République et la vouloit à sa mesure.

On considère parfois avec quelque condescendance les Académies locales. A tort. Celle du Var est une des plus vivantes. Elle a fait revivre Peiresc ; elle a consacré à l'auteur des *Misérables* une précieuse étude et maintenant elle nous gratifie de cet important volume avec portraits et gravures du temps, notamment un admirable portrait de Sieyès du Fogg Art Museum de Cambridge. Félicitons-la pour ses efforts et ses réussites.

Pierre GUIRAL

Chroniques de Santa-Candie. Bulletin semestriel du Comité pour la protection des Monuments Historiques et des Sites de Roquebrune-sur-Argens. n° 38. 1989. (M. Bordes, J. Charonnat, M. Derlange, J.-P. Martin, J. Stuerça).

Ce numéro spécial, introduit par Maurice Bordes, est consacré aux années 1789-1792 à Roquebrune-sur-Argens. S'il a intéressé au premier chef les Roquebrunois, il peut fournir à l'enseignant et à l'historien documents originaux et matière à réflexion. A partir du rôle de la capitation, Michel Derlange présente la population de Roquebrune en 1789 : aux portes de Fréjus, cette communauté aux fortes différenciations sociales, dont la vie politique et administrative est contrôlée par quelques grands propriétaires, est quelque peu disharmonieuse par rapport aux aspects classiques des communautés rurales provençales. L'étude des cahiers de doléances précise ces données. J. Charonnat souligne la demande sociale d'éducation. A partir du drame de septembre 1792, J.-P. Martin présente de façon stimulante le prolongement des initiales oppositions sociales et politiques : le notaire J. Gaston Brunel, dirigeant de la société patriotique, est massacré par les hommes de main de la municipalité « modérée ». Notons que la langue du peuple intervient contre la société populaire, dans cette chanson retrouvée par J.-P. Martin : « L'evesque es vengu... ». Cette page d'histoire, ainsi heureusement éclairée, est un document remarquable sur les mentalités et les oppositions d'un microcosme dont la connaissance ne peut qu'apporter à l'historiographie provençale.

René MERLE

Les Amis de la Cadière dont nous avons salué la naissance en 1976 dans le fascicule 159 de *Provence Historique* publient trois cahiers de grand intérêt. Le premier est de M. Ferréol de Ferry et traite d'Eugène Sue, *le golfe des Lecques et la Ciotat* ; il révèle dans le romancier du *Commandeur de Malte* un Eugène Sue conservateur, amoureux de la tradition provençale, bien différent de l'auteur des *Mystères de Paris*. Le second cahier de Jacqueline Watterwald, agrégée d'histoire, rappelle les liens de Zola avec la Provence et le Var. Le troisième de M. Jacques Robichon porte sur un sujet d'actualité, le débarquement de Provence du 15 août 1944, Histoire d'un livre.

Pierre GUIRAL

OUVRAGES REÇUS

G. Bédrossian, N. Priollaud. *Arménie, j'écris ton nom. Histoires de France et d'Arménie*. Paris, Liana Lévi, 1990, 220 p.

Ch. Carrière, M. Goury. *Georges Roux, dit de Corse. L'étrange destin d'un armateur marseillais. 1703-1792*. Marseille, J. Laffitte, 1990, 229 p.

N. Coulet, L. Stouff. *Le village de Provence au bas Moyen Age*. Université de Provence, 1987, (Cahiers du CESM n° 2), 87 p.

A. Dondaine, o.p. *Les hérésies et l'Inquisition, XII^e-XIII^e siècles*. Documents et études. Edité par Y. Dossat. Londres, Variorum, 1990, x - 340 p.

Les Drômois acteurs de la Révolution. Actes du colloque de Valence 12-14 octobre 1989, Valence, Arch. dép., 1990, 600 p.

L'espace et le temps reconstruits. La Révolution française, une révolution des mentalités et des cultures. Actes du colloque de Marseille, 22-24 février 1989. Université de Provence, 1990, x - 390 p.

Etudes sur l'Hérault. Nlle série, n° 4, 1988, 191 p.

La France et la Méditerranée, vingt-sept siècles d'interdépendance (dir. I. Malkin). Leyde, E.J. Brill, 1990, 423 p.

Franç-maçonnerie et Révolution française dans le bassin méditerranéen. IDERM en Provence, 1990, 156 p.

P. Georges. *Avignon d'hier et d'aujourd'hui*. CTHS, 1990, 128 p.

R. Guemara. *Les Arts de la laine à Vérone aux XIV^e et XV^e siècles*. Université de Tunis, 1987, 611 p., 2 dépl.

Fr. Hildesheimer. *La terreur et la pitié. L'Ancien régime à l'épreuve de la peste*. Paris, Publisud, 1990, 190 p.

Chr. Journé, Br. Poinas. *La Drôme sous la Révolution. Guide des archives des communes de la période révolutionnaire*. T. I, Valence, Arch. dép. de la Drôme, 1990, 452 p.

Cl. Mesliand. *Paysans du Vaucluse (1860-1939)*. Université de Provence, 1989, 2 vol., 1041 p.

Religion, Révolution, Contre-Révolution dans le Midi, 1789-1799 (colloque international, Nîmes, janvier 1989), Nîmes, J. Chambon, 1990.

A. Rimailho. *Bestiaire fantastique du Sud*. Toulouse, Privat, 1990, 204 p. ill. (coll. Découvertes Albums).

C. Vismara, Ph. Pergola, J.-R. Palanque. *Vence à l'époque romaine*. Vence, Association pour la défense et la promotion du patrimoine vençois, 1989, 76 p.

N. Zacour. *Jews and Saracens in the Consilia of Oldradus de Ponte*. Toronto, Pontifical Institute of medieval studies, 1990, 114 p.

COLLABORATEURS DE CE NUMERO

Dominique BARJOT, UER d'Histoire, Université de Caen, Esplanade de la Paix, 14032 Caen Cedex.

Emilien CONSTANT, 185, chemin de l'Oïde, 83500 La Seyne.

Noël COULET, Département d'Histoire, Université de Provence, 29, avenue Robert-Schumann, 136211 Aix-en-Provence, Cedex.

Michel FIXOT, Laboratoire d'archéologie médiévale méditerranéenne, Université de Provence, 29, avenue Robert-Schumann, 136211 Aix-en-Provence Cedex.

Maryse GUENETTE, 1094, avenue Amiens, app. 1, Sainte-Foy (Québec), Canada G1W 4C7.

Isabelle RENAUDET, Département d'Histoire, Université de Provence, 29, avenue Robert-Schumann, 136211 Aix-en-Provence Cedex.

Geneviève XHAYET, rue En-Bois 88, B 4000 Liège.
